

*Des cartes postales*

Bénédicte Tratnjek  
Bénédicte Tratnjek

22 mars 2011

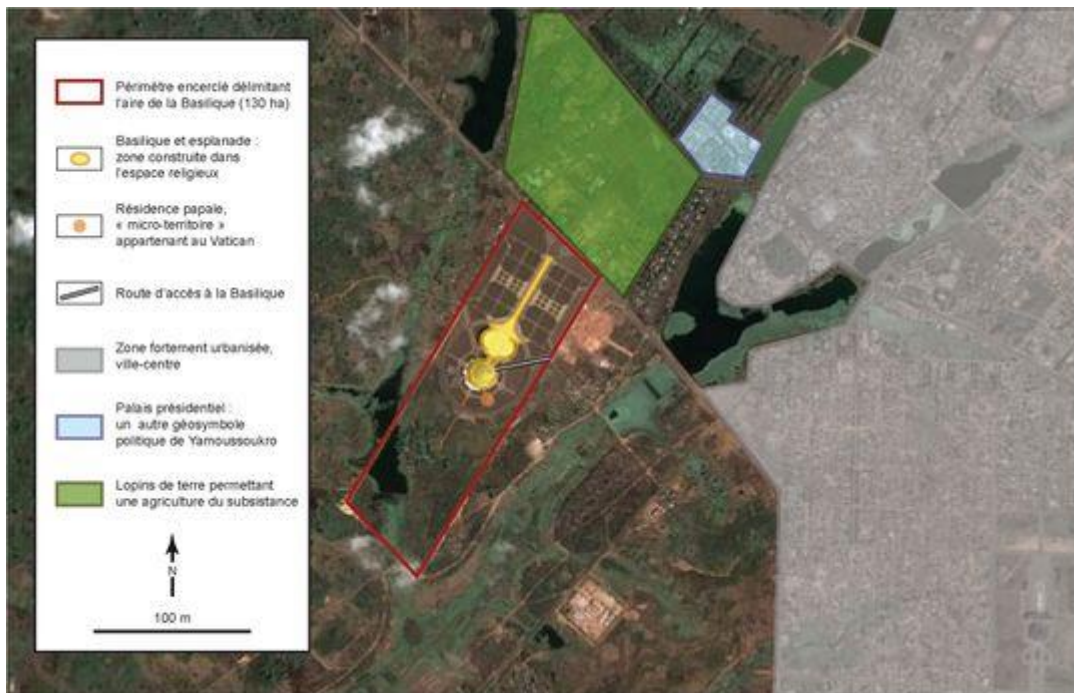
## Carte postale de la basilique de Yamoussoukro



21 mètres de hauteur, 30 mètres de profondeur, 7 hectares de marbre utilisé pour les constructions, une coupole de 60 mètres de hauteur... La première impression face à la basilique Notre-Dame-de-la-Paix de Yamoussoukro est celle du grandiose. Cette réplique de la basilique Saint-Pierre de Rome (célèbre pour son immense dôme) a été conçue comme un marqueur spatial du pouvoir de l'ancien président ivoirien Houphouët-Boigny, le premier à accéder à ce poste après l'indépendance du pays en 1960. S'étendant sur 12 hectares, la basilique a été construite dans une ville nouvelle, promue capitale sur le site du village du président. Au moment de ce transfert, l'activité politique a été déplacée depuis Abidjan, et le village prit rapidement le visage d'une ville de fonctionnaires [1]. C'est dans ce contexte de la construction d'un Etat-nation dans un espace politique et identitaire marqué par la ligne de fractures entre deux aires confessionnelles [2], qu'a été lancé le projet de construction de la basilique [3] (Houphouët-Boigny étant lui-même chrétien), la réplique à l'identique de Saint-Pierre, mais en nettement plus grand. La monumentalité doit s'inscrire dans la ville, symbolisant ainsi l'avènement d'un pouvoir nouveau. Mais, s'il se voit de loin, ce bâtiment imposant reste à distance du coeur de la ville. Et partout dans Yamoussoukro, le grandiose

contraste avec l'inactivité, la vie « au ralenti » et le vide qui se sont installés dans cette ville-capitale.

La ville toute entière fait ressentir cette absence de dynamisme économique : pas d'étrangers dans cette capitale, pas d'hommes politiques extérieurs, pas d'hommes d'affaires venus négocier quelques contrats. De même, les activités quotidiennes des habitants sont très loin d'égaliser le « bouillonnement » d'Abidjan : peu d'activités dans les commerces, les marchés ou pour les vendeurs de rues, qui ont conscience, qu'à Yamoussoukro, la ville des fonctionnaires, le départ de nombreuses institutions politiques et l'impossible transfert d'une vie économique depuis Abidjan, la métropole portuaire, ont créé dans la ville-capitale une vie « artificielle » [4]. Pour rejoindre la basilique, il faut traverser la ville de Yamoussoukro : immédiatement, on est touché par l'aspect « neuf » [5] de la ville, mais une ville qui paraît manquer de vitalité. L'activité des chauffeurs de taxis est très loin d'être aussi bousculée que celle d'Abidjan. Petite discussion avec les habitants - vendeurs de rue et clients - qui se plaignent de l'inactivité inhérente à cette « ville artificielle » sans vie économique. Le taxi démarre et suit le chemin de la basilique, que l'on aperçoit au loin. Le grandiose s'impose au paysage autant dans l'horizontalité (quelle que soit la trajectoire suivie, le taxi passe devant des bâtiments ou des aménagements publics monumentaux tels que le Palais présidentiel [6] ou le Lac aux crocodiles qui entoure ce dernier) que dans la verticalité (le dôme de la basilique s'aperçoit de loin). Pourtant, à peine vous a-t-il déposé, le taxi fait immédiatement demi-tour et aucune activité n'apparaît autour de la muraille qui encercle la basilique. D'ailleurs, celle-ci marque dans le paysage la différence entre le lieu saint et l'espace « ordinaire ». Autour de la basilique, un « no man's land », une mise à distance de toute activité humaine. Autour des 12 hectares cloisonnés, 130 hectares sont ainsi protégés de toute construction. La distanciation entre le haut-lieu religieux et politique et les territoires du quotidien est donc « orchestrée » par les autorités. Le vide se traduit aussi dans l'attente. La basilique ne peut être visitée sans le recours à un guide. Mais les visiteurs ne se bousculent pas... et le guide doit venir de la ville-centre pour accomplir sa tâche : on ne prévoyait pas qu'un touriste vienne. Plusieurs activités rythment la journée de la basilique : des offices le matin et en fin d'après-midi dans la chapelle mariale, l'ouverture de la basilique aux touristes et son entretien dans l'intervalle. La basilique elle-même ne retrouve son rôle d'édifice religieux que lors de rares occasions, notamment pour Noël et Pâques, où elle est pleine de croyants. Religion et politique se mêlent lors de ces « événements » : pour ne donner qu'un exemple, les 25 000 sièges de la basilique étaient remplis (fait rare) le 12 septembre 2010, pour la célébration du 20ème anniversaire de la consécration de la basilique par le Pape Jean-Paul II. Mais en ce jour « ordinaire », dans l'attente de l'arrivée du guide, l'observation laisse place au grandiose qui est imposé dans le no man's land qui entoure l'enceinte de la basilique.



**Schéma-décryptage : La Basilique Notre-Dame-de-la-Paix dans l'organisation spatiale à Yamoussoukro : une distanciation de l'espace religieux mise en scène dans le paysage**  
**Conception : Bénédicte Tratnjek - Réalisation : Emilie Lavie - Source : Google Earth**

Le visiteur ne parvient pas à la basilique par l'esplanade, mais par une voie réservée qui amène directement à l'édifice : cette route craquelée (en premier plan sur la photographie) témoigne du contraste entre les ambitions monumentales d'Houphouët-Boigny et les défis quotidiens pour entretenir ce géosymbole politique. Le géographe Joël Bonnemaïson définissait le géosymbole comme « *un lieu, un itinéraire, une étendue qui pour des raisons religieuses, politiques ou culturelles prend, aux yeux de certains groupes, une dimension symbolique qui les conforte dans leur identité* » [7]. L'emploi de ce terme pour qualifier la basilique de Yamoussoukro n'est pas innocent : pour les Ivoiriens, l'édifice ne reflète pas seulement une appartenance religieuse, ni même seulement un lieu. C'est un espace géosymbolique chargé de valeurs identitaires et de connotations nationales auxquelles tous les Ivoiriens (chrétiens ou musulmans) se réfèrent. La basilique est également, dans leurs cœurs, l'inscription spatiale du pouvoir du premier président de la Côte d'Ivoire indépendante. La monumentalité est ici mise au service de l'identité nationale. L'architecture et le politique sont intimement liés : la basilique est un marqueur du pouvoir dans l'espace, qui forge et reflète une identité ivoirienne. Géosymbole connu de tous les adultes de Côte d'Ivoire (quelle que soit leur appartenance confessionnelle), bien que beaucoup n'aient jamais eu l'opportunité de s'y rendre. Elle est un marqueur identitaire ancré dans l'espace qui symbolise la construction de l'Etat ivoirien depuis l'indépendance. Le monument est alors le vecteur de cette relation privilégiée entre le territoire et l'identité nationale. Territoires de l'identité et territoires de la politique structurent ainsi l'espace ivoirien selon trois échelles : le local (par la monumentalité de la basilique qui s'impose au regard de tous), le national (dans l'imaginaire spatial de tous les habitants de Côte d'Ivoire), et le Monde (puisque la basilique est le reflet d'une « puissance » ivoirienne donnée à voir à l'ensemble du continent africain et même du Monde). L'architecture fait le lien entre le mythe de la nation ivoirienne comme puissance émergente à l'échelle régionale, et la volonté politique d'un président voulant inscrire son pouvoir et sa personnalité dans l'espace à l'échelle nationale.

Sur la photographie, on aperçoit pourtant du goudron éclaté, qui contraste fortement avec cette volonté politique d'inscrire la monumentalité rêvée de la nation ivoirienne dans l'espace : ce bitume est une marque de la démesure du projet pour un pays dont le « miracle économique » s'est estompé dans le temps [8]. Mais, l'arrivée dans l'enceinte de la basilique confirme cette volonté d'imposer le grandiose, et rapidement le visiteur oublie les problèmes logistiques pour faire face à l'immensité du lieu religieux. Vitrine du pouvoir ivoirien et inscription dans le paysage de la grandeur de son premier Président, la Basilique Notre-Dame-de-la-Paix est imprégnée de symboles religieux, mais également politiques. Réplique à l'identique d'un haut-lieu religieux de Rome, la basilique de Yamoussoukro témoigne de la forte volonté d'Houphouët-Boigny d'imposer la Côte-d'Ivoire sur la scène politique régionale, voire internationale : non seulement, il a obtenu de la papauté catholique le droit de reproduire sur le sol ivoirien un tel géosymbole, mais surtout le droit de le reproduire en plus grand : la basilique de Yamoussoukro fait ainsi 17 mètres de haut supplémentaires à « l'original » (soit une hauteur totale - Coupole comprise - de 157 mètres contre 130 mètres pour Saint-Pierre au Vatican). Plus que le religieux, c'est ici le pouvoir politique qui est mis en scène. En témoignent la monumentalité des colonnes de marbre de 7 mètres d'envergure et de 120 mètres de hauteur, l'hôtel en marbre, les 2 400 projecteurs [9] (dont 456 orientés vers la coupole). La basilique est, d'ailleurs, parsemée de cornes de bélier (le symbole d'Houphouët-Boigny) et de références aux arts africains. L'édifice marque dans le paysage comme dans les esprits le pouvoir politique d'un Président aux tendances mégalomaniaques.

Mais, en contournant la basilique, on découvre un autre monument, qui défie ce pouvoir : la résidence papale, inaugurée le 17 septembre 1990 lors de la visite de Jean-Paul II. Si la résidence est restée fermée depuis cette date, elle témoigne des exigences des autorités du Vatican qui a tiré parti de la construction d'un tel haut-lieu de la religion catholique sur le continent africain : la résidence papale est, ainsi, un « micro-territoire » appartenant au Vatican sur le sol ivoirien, une sorte d' « ambassade » non dans ses ambitions, mais dans l'appropriation de l'espace. A l'exception des services de nettoyage, l'entrée de ce « micro-territoire » du Vatican n'est pas autorisée, même pour les hommes d'Eglise qui officient dans la Basilique. L'ensemble des 130 hectares clôturés formant cet espace religieux est à l'instar de la Basilique : un haut-lieu politique. Dans ce pays divisé par la ligne de fractures séparant les aires majoritairement musulmanes au Nord et majoritairement chrétiennes au Sud (« frontière mentale » régulièrement réactivée par des enjeux électoraux), ce géosymbole illustre parfaitement les liens entre architecture et politique, à l'intérieur d'un pays (dont l'identité est à consolider), mais aussi vers l'extérieur (pour imposer à la région ouest-africaine comme au reste du Monde, l'idée d'une Côte d'Ivoire qui se donne à voir comme « puissante » par ses monuments). Par la construction de la basilique, il s'agit également de rendre visible l'identité ivoirienne dans l'espace : les valeurs de l'Etat-nation s'incarnent ainsi dans son territoire. La territorialisation de l'identité est ici utilisée comme stratégie de pouvoir : il s'agit de renforcer le lien entre le peuple ivoirien (dont la construction en tant que « peuple » n'est pas évidente, puisque plus de 60 communautés le composent) et son espace : le territoire est alors le vecteur d'une construction identitaire, par le biais de géosymboles tels que la basilique de Yamoussoukro.

La visite ne peut se terminer sans une halte sur l'esplanade [10] : ce n'est pas tant l'immensité par elle-même qui s'impose, sinon sans mise en scène dans l'espace : contrairement à la basilique Saint-Pierre, ici, aucun bâti n'entoure l'esplanade, qui se dresse majestueusement. A l'image de l'immense colombe gravée dans le sol en symbole de Notre-Dame-de-la-Paix, le couple Basilique/esplanade s'aperçoit de loin, que ce soit depuis le sol (du fait de la hauteur de la Coupole) ou dans les airs (du fait de l'imposante esplanade). Cette appréhension de la

basilique est directement liée à la posture du visiteur ici décrit : en effet, il s'agit là d'une visite touristique. Le parcours du pèlerin aurait été différent : la basilique procède en effet à des visites pour des groupes de croyants. Ceux-ci ne sont pas alors accompagnés d'un guide leur expliquant les étapes de la construction de la cathédrale et les objectifs d'Houphouët-Boigny tels qu'ils sont présentés par les « vendeurs » de la visite (le guide [11] est lui-même une partie du discours sur la construction de l'identité et de l'Etat ivoiriens, qui ne donne à voir que la partie officielle de cette histoire de la cathédrale, c'est-à-dire celle d'un président voulant promouvoir non son pouvoir, mais l'évangélisation en Côte d'Ivoire). D'autres activités sont proposées et donnent à voir la basilique autrement, par d'autres parcours : des pèlerinages sont ainsi organisés autour de la religiosité de cet espace. La construction de la basilique n'est pas alors mise en avant, c'est davantage la signification de chaque partie de l'édifice qui est mise au service de la prière. Dans ce cas, la visite est directement liée à la croyance des visiteurs-pèlerins. Pour tout type de visiteur, après cette immersion dans la monumentalité, il ne reste plus qu'à quitter cet espace religieux et politique, pour retourner dans le « no man's land » protégé autour de la basilique, où aucun taxi ne passe, et regagner à pied les autres quartiers de Yamoussoukro, partagé entre une impression de grandiose et une sensation de vide, le tout témoignant de l'immensité, mêlée de la mégalomanie d'un homme, imposée au paysage.

Bénédictte Tratnjek.

[1] Malgré le changement de capitale, l'essentiel de l'activité économique est resté concentré à Abidjan, et progressivement certaines fonctions politiques ont été rapatriées dans cette capitale économique.

[2] A noter, Yamoussoukro se trouve à mi-chemin sur la route entre Abidjan (ville portuaire et capitale économique située dans le Sud du pays), et Bouaké (« ville-frontière » déchirée par la ligne de fractures entre l'aire de peuplement musulmane dans le Nord de la Côte d'Ivoire et l'aire de peuplement chrétienne dans le Sud). Yamoussoukro se trouve donc au coeur de la zone chrétienne. Pour en savoir plus sur le peuplement et les déchirures de la Côte d'Ivoire, voir notamment BOUQUET, Christian, « La crise ivoirienne par les cartes », Géoconfluences, 4 juin 2007 <http://geoconfluences.ens-lsh.fr/doc/etpays/Afsubsah/AfsubsahDoc5.htm> (cet article est très riche en cartes et permet également de comprendre les enjeux actuels d'une Côte d'Ivoire avec deux présidents...) ; et son ouvrage Géopolitique de la Côte d'Ivoire (voir le compte-rendu de lecture de la première édition par Yann Calbérac pour les Cafés géographiques : [http://www.cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=785](http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=785)).

[3] Le projet date de 1983. La construction (sous l'égide de l'architecte libano-ivoirien Pierre Fakhoury) a commencé en 1986 et s'est achevée en 1989. La basilique est alors considérée comme le plus grand édifice religieux au monde. A noter que l'architecte Pierre Fakhoury se défend d'avoir « copié » la basilique Saint-Pierre au Vatican, prétendant à l'originalité et à la nouveauté du projet (voir, par exemple, un entretien datant du 26 septembre 2010, avec RFI : <http://www.rfi.fr/afrique/20100926-entretien-pierre-fakhoury-architectes-basilique-notre-dame-paix-yamoussoukro>). Pourtant, aujourd'hui, l'édifice est bien présenté comme la réplique exacte de la basilique de Rome par le guide et le site officiels de la basilique de Yamoussoukro.

[4] Il n'est pas innocent de parler ici de « ville de fonctionnaires » : beaucoup d'habitants de Yamoussoukro sont maintenus dans la ville par leur emploi qui leur impose cette localisation,



mais leur assure un salaire mensuel. Le reste de la ville, tout comme les autres villes ivoiriennes, vit principalement du commerce et des « boulots de rue ». Mais la population étant réduite dans la capitale politique, beaucoup se plaignent de voir peu d'activités dans ce domaine. De plus, les entreprises et les industries sont très majoritairement localisées à Abidjan, qui bénéficie également d'investissements étrangers. De fait, le secteur tertiaire est principalement alimenté, à Yamoussoukro, par le salaire des fonctionnaires.

[5] Pour ne donner qu'un exemple, le système d'écoulement des eaux de pluie le long des trottoirs témoigne de la récente construction de la ville, tout autant qu'il s'impose comme une marque de modernité symbolisant la grandeur du pouvoir ivoirien indépendant capable de transformer un village en ville-capitale bien équipée.

[6] Il existe deux Palais présidentiels en Côte d'Ivoire, l'un à Yamoussoukro (la capitale politique), l'autre à Abidjan (la capitale économique). Si le président Houphouët-Boigny désirait un transfert total de la capitale vers son village natal, Yamoussoukro, la dualité des résidences présidentielles témoigne de l'échec de cette politique d'aménagement du territoire. En effet, l'activité économique est restée implantée à Abidjan, ville-port et métropole attractive, et certaines administrations ont dû rapidement être redéplacées à Abidjan. Pour autant, le Palais présidentiel de Yamoussoukro garde son rôle, bien qu'il ne soit plus la résidence principale des présidents ivoiriens. Il est aujourd'hui un symbole de la volonté de transfert de la capitale vers Yamoussoukro, mais aussi de l'échec à imposer celle-ci comme réelle capitale politique.

[7] BONNEMAISON, Joël, 1981, « Voyage autour du territoire », L'espace géographique, n°1981/4, tome 4, pp. 249-262. Pour aller plus loin sur l'approche géosymbolique : BONNEMAISON, Joël, 1997. Les gens des lieux. Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna. Les fondements géographiques d'une identité (L'archipel du Vanuatu). Livre II. Paris, Orstom Editions ; BEDARD, Mario, 2002, « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole », Cahiers de Géographie du Québec, n°127, vol. 46, avril 2002, pp. 49-74.

[8] Le « miracle économique » des années 1960-1970, lié à une politique de développement fondée sur l'exportation de matières premières (principalement le café et le cacao). Une forte croissance économique s'en suivie, et la Côte d'Ivoire vit, notamment, l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale : la classe moyenne. On parle de « miracle ivoirien », parce qu'alors le pays faisait office de « modèle » pour le développement en Afrique de l'Ouest, voire pour l'ensemble de l'Afrique. Néanmoins, ce système économique reposait sur une très forte dépendance aux marchés extérieurs : avec la chute des cours des produits vivriers à la fin des années 1970, la Côte d'Ivoire a vu son « miracle économique » rapidement s'essouffler dans les années 1980. Malgré certains réajustements économiques dans les années 1990, les problèmes structurels de l'économie ivoirienne ont fortement pesé depuis, et ont été amplifiés par les différentes graves crises politiques que le pays connaît depuis 1999. A ce propos, on peut consulter les chronologies proposées sur le site de la Documentation française dans le dossier « Côte d'Ivoire : une succession manquée » (<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/cote-divoire/chronologie.shtml>), par L'Express ([http://www.lexpress.fr/actualite/monde/afrique/chronologie-de-la-cote-d-ivoire-1958-2010\\_910836.html](http://www.lexpress.fr/actualite/monde/afrique/chronologie-de-la-cote-d-ivoire-1958-2010_910836.html)) ou par le site de l'académie de Nantes ([http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/1167144234687/0/fiche\\_\\_ressourcepedagogique/](http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/1167144234687/0/fiche__ressourcepedagogique/)).

[9] Les projecteurs sont allumés deux fois par an : la veille de Noël et la veille de Pâques.

[10] A Rome, l'arrivée à la basilique Saint-Pierre se fait par la place Saint-Pierre. L'esplanade y est un espace public. C'est l'une des places les plus connues au monde (notamment pour sa forme ovale, « encerclée » de colonnades, et pour l'obélisque du Vatican placée en son centre), et elle est aussi très fréquentée. Contrairement à l'esplanade de la basilique de Yamoussoukro, la place Saint-Pierre a acquis une renommée mondiale (notamment du fait des bénédictions du Pape depuis la basilique vers les croyants attendant sur la place, ou même d'événements plus exceptionnels tels que son sacre), et participe, tout autant que l'édifice religieux lui-même, de la construction dans l'imaginaire collectif d'un haut-lieu confessionnel. Néanmoins, on retrouve un point commun entre ces deux esplanades : par leur architecture mêlant l'imposant à l'idéal, « elles intimident plus qu'elles ne séduisent » (LEVY, Bertrand, 2008, « La place urbaine en Europe comme lieu idéal », dans GHERVAS, Stella et François ROSSET (dir.), 2008, Lieux d'Europe, Maison des sciences de l'Homme, Paris, pp. 65-85).

[11] A noter que les guides ne dépendent pas tous du diocèse (certains sont extérieurs et peuvent emmener le touriste visiter la basilique). Par exemple, sur le site [www.basiliqueyamoussoukro.com](http://www.basiliqueyamoussoukro.com) (qui n'est pas le site officiel de la basilique), une jeune femme est présentée comme « hôtesse et guide », ce qui souligne son rôle dans la visite de la basilique : celui d'accueillir les visiteurs-touristes. Le diocèse, lui, propose d'offrir des activités liées au « tourisme religieux », comme « lieu privilégié d'évangélisation et de catéchèse » (voir le site : <http://www.ndpbasilique.org/>).